

niaires, celles encourrues pour se procurer le fumier et les bestiaux, &c; de manière qu'il puisse être mis en possession d'une valeur égale à celle des capitaux avec lesquels il a commencé, tout en lui faisant compte de tout ce que nous avons énuméré et d'un profit convenable en sus. Par cette rémunération honnête les capitaux pourraient être conservés et constamment augmentés. Pour peu que la compétition étrangère apporte de protection et que la terre soit conduite avec ordre, économie et intelligence sous un système de culture judicieux, nous espérons que le fermier qui possède des terres suffisantes sera en état de réaliser le surplus après avoir placé de nouveau le montant entier de ses fonds et défrayé ses dépenses raisonnables et celles de sa famille. S'il peut alors employer le tout ou partie de ce surplus en faisant de nouveaux produits par la culture d'une plus grande étendue de terre ou par l'achat d'autres bestiaux, et par l'emploi et le soutien d'un plus grand nombre de journaliers et qu'il puisse en conséquence à la fin de l'année obtenir des produits suffisants pour placer de nouveau toutes ses dépenses avec profit, et qu'il emploie encore tout ceci de la même manière l'année suivante, ce serait un moyen d'augmenter et de doubler bientôt nos fonds et nos produits, et d'améliorer considérablement notre situation. C'est de cette manière seulement que nous pourrions réellement augmenter nos capitaux et les rendre des plus avantageux à toutes les classes de la société. Il est en notre pouvoir de réaliser ces changemens favorables dans notre position en adoptant les moyens convenables à cet effet.

Il y a une protection et un encouragement raisonnables pour les capitaux qui sont maintenant employés à l'agriculture et que nous n'avons jamais eu auparavant, avantage dont nous devrions nous prévaloir. Il est impossible d'imaginer aucun plan qui puisse produire autant de bien en général aux habitans du Canada que celui d'améliorer et de faire prospérer l'agriculture, afin de produire abondamment ce qui sera nécessaire pour assurer le commerce tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le fermier qui récolte un surplus devrait l'échanger et le vendre au marchand ou au commerçant pour ce dont ils peuvent avoir besoin en fait de produits étrangers et de manufactures anglaises et canadiennes. La prospérité du Canada dépend si manifestement de la valeur et du montant de ses produits, qu'il est surprenant de voir que tous les hommes d'éducation dans la province qui sont établis dans ce pays ne soient pas empressés d'augmenter le montant et d'améliorer la valeur de ces produits. Les terres vacantes dans ce pays sont négligées quand on pourrait en toute certitude leur faire rapporter un produit annuel de plus du double de leur valeur actuelle, augmentation dans leur valeur qui équivaldrait celle de plusieurs millions de louis pour les habitans de la province. Et ceci n'en vaut pas la peine, nous ne savons plus où nous en sommes.

L'auteur que nous avons cité ajouta encore : "la faculté de ramasser des fonds ou en d'autres mots des

produits est, je le crois, une des causes de la supériorité immense de l'homme sur la brute. Les capitaux quand on les ramasse sont un engin puissant destiné à l'usage de l'homme seul. Il peut consacrer à l'emploi les accumulations de plusieurs générations et cela avec succès. Les autres animaux peuvent tout au plus commander leurs amas respectifs réunis ensemble dans le cours de quelques jours ou tout au plus d'une saison, ce qui ne peut pas former un montant considérable; de manière qu'en leur accordant même ce degré d'intelligence qu'ils ne paraissent pas posséder, cette intelligence serait encore inefficace à raison des matériaux qui leur manquent pour la mettre en mouvement. Il est à remarquer de plus que les pouvoirs qui résultent à l'homme de la faculté d'accumuler des capitaux sont absolument indéfinis; car on ne peut pas assigner de limites aux capitaux qu'il peut accumuler avec l'aide du temps, de l'industrie et de la frugalité."

INSTRUMENS DE FERME.

C'est un sujet d'une importance vitale pour le fermier et pour ceux qu'il emploie que d'avoir des outils et des instrumens de ferme qui soient construits de la manière la plus achevée et avec les meilleurs matériaux. Au moyen de ces instrumens, l'ouvrage peut être exécuté avec beaucoup plus d'aise de la part de celui qui le fait et bien mieux qu'avec des instrumens défectueux et d'une qualité inférieure, tels que ceux qui sont généralement importés dans ce pays. Les fabricateurs devraient savoir que les instrumens qu'ils font doivent être utiles à l'acheteur aussi bien qu'avantageux à ceux qui les vendent; de petits instrumens d'un usage très ordinaire sur toutes les fermes bien cultivées tels que des pioches, des bèches et des fourches à foin et à fumier, &c. se vendent ici à des prix élevés comparativement aux prix anglais auxquels se vendent ces articles qui sont cependant de la meilleure qualité. Les pioches et les pelles dont on se sert sur une ferme devaient être invariablement gar-ries d'acier et faites de fer battu au lieu de fer en feuilles telles que celles que l'on importe ici. Celles que l'on importe maintenant pourraient convenir assez bien pour les travaux publics, où l'on est sujet à en abuser; mais pour faire des égouts et autres ouvrages sur une ferme, il faut employer la meilleure qualité possible de pioches et de pelles, et avec ces instrumens un homme peut faire deux fois autant d'ouvrage et bien mieux qu'avec celles dont on se sert ici. Elles sont émoussées, pesantes et ne conserveront point leur taillant pour bien travailler. Les marchands qui importent se trompent grossièrement, s'ils croient que les cultivateurs préféreront acheter de mauvais instrumens pour ainsi dire à aucun prix que de payer raisonnablement pour des bons. On peut avoir en Angleterre les meilleurs instrumens d'agriculture que l'on puisse trouver et il ne serait que raisonnable de faire l'expérience en important dans ce pays la meilleure qualité d'instrumens et donnant par là aux cultivateurs une occasion